

Annabel

Copyright © Marianne Tramoy (no.one.else@wanadoo.fr) - mars 2004
Ont contribué à cette œuvre : Marianne Tramoy

Cette œuvre est protégée par la Licence Art Libre, disponible sur <http://artlibre.org/licence.php/lal.html>.
L'autorisation est donnée de copier, de diffuser et de transformer librement cette œuvre dans le respect des droits de l'auteur.

Annabel se réveille. Minuit. Elle se réveille toujours à minuit. Elle ne sait pas pourquoi mais elle s'en fiche : elle aime bien se réveiller à minuit. Elle a envie de se rendormir, mais elle sait que ce n'est pas possible alors elle s'enfonce dans son matelas, de tout son poids, elle repose. Elle a chaud. Tellement chaud que toutes les autres sensations qu'elle aurait pu ressentir sont éclipsées. Elle aime avoir chaud comme ça, toute engourdie, brûlante même. Elle sait que si elle bouge, un courant d'air glacé délicieux courra sur sa peau. Mais elle ne bougera pas. Elle attend le moment propice.

Elle écoute les bruits autour d'elle : les voitures dans la rue, la pluie qui frappe les volets... Elle observe la lumière qui s'échappe de ceux-ci pour venir frapper son horloge, à côté d'elle. Tic-tac. Elle est belle son horloge. Elle l'a eue pour son anniversaire. C'est une vieille horloge à l'encadrement carré, en bois sombre et au cadran rond. Une étoile pour les secondes, un Pierrot pour les minutes et un croissant de lune pour les heures. À minuit, la lune et l'étoile sont alignées et Pierrot se repose sur le bord de la lune. Annabel aime bien voir Pierrot s'éloigner du croissant à mesure que le temps passe. Elle a l'impression qu'il veut s'arracher à l'emprise de la lune et que ça le rend triste. Pourtant il doit s'en aller, il le sait et elle le sait aussi.

Chaque nuit Pierrot combat la lune. Chaque nuit Annabel se réveille, spectatrice. Chaque nuit, l'étoile passe devant la lune et pierrot sans s'arrêter. Es-tu pressée, demoiselle étoile ? Annabel s'interroge.

Annabel a bougé. Minuit onze. Annabel apprécie le souffle froid sur son corps nu. Oui, Annabel dort nue. Elle aime cette promiscuité presque gênante avec ses draps qui glissent sur son corps en formant de subtiles et délicats drapés. Annabel ne dort que dans des draps en lin. Le synthétique, très peu pour elle et le coton, à son avis, trop banal, trop grossier. Le lin est parfait, à mi-chemin entre le doux et le rêche, toujours un peu froissé mais jamais à outrance et toujours frais quand elle entre dans son lit.

Chaque nuit Annabel essaye de ne faire plus qu'un avec son drap. Comme chaque nuit, Annabel sent le drap qui bruisse pour tomber sur le sol.

Annabel se lève. Minuit treize. Elle enfile sa nuisette blanche en coton perlé. Entre son lit et la porte fermée de sa chambre, il y a trois mètres, trois minutes, trois pas. Elle les compte chaque nuit, et chaque nuit elle s'imagine que pendant ces trois mètres, ces trois minutes, ces trois pas, un homme va sortir de l'ombre pour la violer. Annabel a peur, mais elle aime ça. Elle sentirait d'abord un doigt remonter le long de son bras gauche, elle retiendrait son souffle et elle sentirait des lèvres chaudes et humides contre sa nuque. Elle frissonnerait et l'on ferait lentement glisser une bretelle de sa chemise de nuit, puis l'autre, et la nuisette tomberait, glisserait contre son corps, dévoilant sa nudité et formant une flaque blanche sur le sol. Annabel ne bougerait pas pour ne pas perturber son amant pendant qu'il la contemplerait. Annabel est belle et elle le sait. Elle aurait conscience des doigts de l'homme remontant ses cheveux longs sur le haut de son crâne et une mèche glisserait sur son front, dans sa bouche. Annabel pivoterait alors lentement, les yeux fermés pour ne pas voir l'homme. Elle ferait glisser ses doigts sur sa gorge puis elle l'étranglerait. Les yeux fermés, les yeux fermés.

Maintenant, Annabel a fait les trois pas. Comme chaque nuit il ne s'est rien passé. Comme chaque nuit, elle pense que c'est tant mieux... Ou tant pis...

Annabel descend l'escalier en colimaçon. Minuit dix-neuf. Elle compte les marches qui craquent. Elle saute la septième, celle qui grince. Elle laisse glisser son index sur la rampe. Elle sait qu'une fois l'escalier descendu, son pied nu rencontrera le froid aigu du carrelage ; alors elle profite de la raideur du bois légèrement tiède et plein d'aspérités des marches de l'escalier. Plus que cinq marches.

Ça y est. C'est le carrelage. Dur, glacé, agressif, coupant. Comme chaque nuit, ce changement radical lui donnera la chaire de poule.

Annabel ouvre le réfrigérateur. Minuit vingt-quatre. La lumière se répand dans la cuisine. C'est une lumière jaune qui, lorsqu'elle dépasse la porte du frigo, se répand et s'étale, formant une mare. Ça n'est pas une lumière éblouissante. C'est une lumière chaude et reposante.

Annabel voit, sans regarder vraiment, ce qu'il y a dans le frigidaire. Ses yeux dérapent sur les yaourts 0 %, les poireaux, les tomates, le taboulé entamé de la veille, le poulet froid et la graisse figée dans le bol, tout autour... Puis, ces yeux s'arrêtent sur la bouteille de lait.

Son bras se tend et sa main enserme la bouteille blanche et froide. Son bras se replie, le corps d'Annabel se redresse et son bras conduit sa main qui tient la bouteille jusqu'à son autre main. Mécanique parfaite.

Annabel débouche la bouteille, comme chaque nuit, le bouchon tombe sur le carrelage avec un petit bruit sec qui la fait sursauter. Plac.

Annabel porte le goulot à ses lèvres et boit le lait froid et velouté. Elle le sent couler dans sa gorge, sa trachée et l'imagine en train de se déverser dans son estomac. Torrent glacé blanc dans l'antichambre pourpre et moite.

Rassasiée, le pourtour de sa lèvre supérieure perlé de gouttes de lait, Annabel se baisse pour ramasser le bouchon. Accroupie, elle rebouche soigneusement la bouteille en plastique et la remet à sa place dans le frigidaire. Enfin, Annabel, comme chaque nuit, remonte dans sa chambre pour se recoucher.

Annabel dort. Minuit trente-sept. Demain elle aura oublié tout ce qui vient de se passer, comme chaque nuit. C'est ce qui arrive aux somnambules, ils oublient.

D'ailleurs, le sommeil qui l'emporte a déjà tout fait disparaître. La lune et Pierrot, le froid et la chaleur, le bien-être et la peur, l'homme et l'escalier, la violence et la délicatesse, le lait, lumière, blanc, noir.